

COMPTES RENDUS

• Adrien Bosc, *Colonne*, Stock, 2022, 176 p.

Après *Constellation* (2014) et *Capitaine* (2018), Adrien Bosc a publié, début janvier 2022, *Colonne*, dernier roman d'une trilogie dont la cohérence n'est pas flagrante pour le commun des mortels. Après l'accident d'avion où Marcel Cerdan trouva la mort en 1949 et le voyage du *Capitaine Paul-Lemerle*, le navire qui emmena André Breton, Claude Lévi-Strauss, Anna Seghers et Victor Serge vers le Nouveau Monde en 1941, le livre évoque un court épisode de la vie de Simone Weil qui se rendit en Espagne le 7 août 1936, quelques jours à peine après la tentative de coup d'État militaire des 17 et 18 juillet contre la République. Blessée accidentellement, elle quitte l'Espagne avec ses parents le 25 septembre de la même année.

Qualifié de « jeune homme pressé ¹ », le fondateur et directeur des Éditions du sous-sol, né en 1986, ancien directeur adjoint des Éditions du Seuil (la première maison appartient à la seconde), n'a pas manqué d'être largement loué dans la grande presse, ceci étant bien entendu indépendant de cela. Le sujet évoquant des événements et des personnages réels, la moindre des choses serait que l'auteur soit le plus fidèle possible à la vérité historique et précise l'origine de ses sources, la sacro-sainte liberté du romancier s'appliquant à l'interprétation des faits mais non aux faits eux-mêmes. C'est du moins ce que le lecteur est en droit d'attendre sur un tel sujet. Une différence saute aux yeux par rapport à *Capitaine* : dans celui-ci, les citations, indiquées en italiques, sont exactement référencées, page par page, en fin d'ouvrage. Ce n'est pas le cas dans *Colonne* où il ne reste que les italiques... La liste des emprunts est juste mentionnée en vrac en fin de volume, sans plus de précision. Pourquoi cette différence d'un livre à l'autre ?

1. <https://www.livreshebdo.fr/article/adrien-bosc-un-jeune-homme-presse>

En liminaire, Adrien Bosc écrit : « De ce séjour, nous ne savons rien ou presque. » Cela ne l'empêche pas de citer les articles et les livres qu'il a utilisés sur plusieurs pages, sans d'ailleurs mentionner toutes les sources qui étaient à sa disposition. C'est un peu étrange pour un séjour dont « nous ne savons rien ou presque ». Soit l'on sait, soit l'on ne sait pas, même si peuvent subsister des incertitudes ou des zones d'ombre à signaler. Alors pourquoi ce « presque » ? Ce dernier serait-il contenu dans ces pages de sources éparses auxquelles l'auteur veut bien faire allusion ? Lui-même apportant l'essentiel, à savoir la synthèse de ces bribes patiemment collectées et mises en forme sous sa plume de créateur à laquelle il apporte l'onction majeure de la littérature ? S'il est difficile d'apporter des réponses, il n'est pas, là encore, inutile de poser les questions. Il n'est pas aussi inutile de souligner que dans cet étrange « presque », le témoignage essentiel de Louis Mercier Vega, « Simone Weil sur le front d'Aragon », n'est mentionné nulle part. Précisons que celui-ci a fait l'objet de deux publications successives : l'une en 1975 dans le volume collectif des *Dossiers H* sur *Les écrivains et la guerre d'Espagne* ; l'autre dans un livre dont s'est occupé l'auteur de ces lignes en 1998, *Simone Weil, l'expérience de la vie et le travail de la pensée* (Sulliver). Ce dernier reproduisait également l'étude de Domenico Canciani, « Débats et conflits autour d'une courte expérience ou les guerres d'Espagne de Simone Weil ». Y figurait aussi la correspondance conservée de Simone Weil à Boris Souvarine dans laquelle se trouve le début d'une lettre d'août 1936 où elle raconte que « de vieux paysans pleurent d'émotion » lors de la « mise en commun des grandes propriétés dans ces misérables villages de l'Aragonais ». Enfin, mon article intitulé « Le témoignage des copains » rappelait la réception dans l'après-guerre des écrits de Simone Weil auprès de ses anciens compagnons de l'extrême gauche des années 1930, et notamment le débat autour de la publication de la fameuse lettre à Georges Bernanos. Nulle mention non plus du *Dictionnaire Maitron* en ligne, le dictionnaire biographique du mouvement ouvrier, où tout un chacun peut trouver des informations sur la vie de tel ou tel personnage peu connu évoqué dans *Colonne* comme, entre autres, des militants, anarchistes tels que Louis Berthomieu, Charles Carpentier, Charles Ridet, Pierre Odéon, Mohamed Saïl, etc...

Parmi les sources citées, il faut rappeler que les contributions de Phil Casoar sur le séjour espagnol de Simone Weil et ses suites dans l'ouvrage collectif *Présence de Louis Mercier* (ACL, 1999) et son article sur le « petit phalangiste », avec Ariel Camacho, dans la revue *XXI* (n°12/2010) ont déjà dit avec précision l'essentiel sur le sujet. De plus, la dernière édition du livre *Les Fils de la nuit* (Libertalia, 2016) des Giménologues compte deux volumes pour un total de près de 1 000 pages : il reprend dans le premier le

manuscrit original des *Souvenirs de la guerre d'Espagne* d'Antoine Gimenez (1910-1982), un combattant du Groupe international de la Colonne Durruti tandis que le second est notamment consacré à l'étude dudit Groupe et de ses miliciens durant les principaux épisodes de la guerre. Comme l'écrit dans sa préface l'historien François Godicheau, la « rigueur et la précision sont ici des maîtres mots ». Toujours « rien », ou « presque » ?

Quant à la rigueur de *Colonne*, Bosc affirme d'emblée que Simone Weil « rallie les Brigades internationales au sein de la colonne Durruti » (p. 11). Or, comme nous le disions plus haut, Simone Weil part en Espagne le 7 août et revient en France le 25 septembre 1936. « L'acte fondateur » des Brigades internationales a lieu à Moscou durant une réunion de l'Internationale communiste le 18 septembre 1936 et le « décret officiel de création des Brigades internationales date du 22 octobre 1936 ² ». Durant les quelques semaines qu'elle passa en Espagne, Simone Weil ne pouvait donc pas appartenir aux Brigades internationales pour la bonne et simple raison qu'elles n'existaient pas encore. Et même si les Brigades avaient existé la colonne Durruti, composée de miliciens anarchistes affiliés à la CNT-FAI, ne se serait pas ralliée à une organisation créée et contrôlée étroitement par l'Internationale communiste pour laquelle lesdits miliciens n'avaient aucune sympathie et dont ils n'avaient nul besoin, ne l'ayant pas attendue pour s'organiser eux-mêmes. Enfin, *last but not least*, ce n'est pas la colonne Durruti elle-même que Simone Weil rejoint mais le Groupe international de ladite colonne, un regroupement de volontaires étrangers le plus souvent anarchistes qui combattent aux côtés des miliciens locaux de la Colonne Durruti proprement dite. C'est donc bien trois erreurs que l'on compte dans cette simple phrase. Sans doute, pouvait-on faire cette confusion à l'époque où, « à gauche », le seul récit imaginaire audible sur l'Espagne était celui du film *Mourir à Madrid*. Trois décennies après l'implosion de l'U.R.S.S., une telle confusion entre les volontaires internationaux de toutes sensibilités, venus défendre la République et/ou la révolution sociale en Espagne, et les Brigades internationales, création de l'Internationale communiste, soumises à l'agenda politique de l'État dit soviétique laisse perplexe. Mais tout le monde peut se tromper : *errare humanum est*. Malheureusement, ce n'est pas la seule erreur et plusieurs personnes qui connaissent bien cet épisode de la vie de Simone Weil, à savoir Les Giménologues, Phil Casoar, Marianne Enckell, et Ariel Camacho ont publié un relevé « des erreurs ou approximations historiques » contenues dans ce roman ³. *Sed perserverare*

2. Rémi Skoutelsky, *L'Espoir guidait leurs pas – Les volontaires français dans les Brigades internationales 1936-1939*, Grasset, 1998, pp. 53-54.

3. « Quelques notes de lecture sur Colonne d'Adrien Bosc, stock 2022. Un roman (mal) rapicé sur la colonne Durruti » : <http://gimenologues.org/spip.php?article970>.

diabolicum, dit le proverbe... Nous invitons le lecteur à se reporter à cet état des lieux précis et circonstancié. Ajoutons-en quelques-unes qui n'y figurent pas, sans prétendre à l'exhaustivité.

À la page 18, Bosc écrit : « Longtemps, elle s'était crue pacifiste, incapable de porter l'uniforme et le fusil. Mais deux jours auparavant, au terme d'un rassemblement en soutien aux républicains espagnols, elle avait pris la décision de partir se battre. » D'où l'auteur tient-il que c'est à l'issue d'un « rassemblement en soutien aux républicains espagnols » que Simone Weil décida de partir en Espagne ? Simone Pétrement indique juste : « Revenant un soir d'une réunion, elle dit à ses parents : "Je pars pour l'Espagne" » (*SP II*, p. 94). Quant à son pacifisme, les choses sont un peu plus complexes puisqu'il faudra attendre le début de 1939 et l'annexion de la Tchécoslovaquie par Hitler pour qu'elle l'abandonne définitivement, regrettant jusqu'à la fin de ses jours son erreur. Simone Pétrement résume bien sa position à ce moment-là : « La guerre pour elle était le pire mal et elle approuva dès le début les efforts de Léon Blum pour éviter une guerre entre nations. Mais si elle ne voulait rien faire qui pût exposer d'autres qu'elle aux dangers d'une guerre, elle considérait qu'elle était libre de s'y exposer elle-même » (*SP II*, p. 93). Cela n'a donc, on en conviendra, rien à voir avec un abandon du pacifisme.

Un peu plus loin (pp. 31-32), Bosc évoque le personnage de Charles Ridet, l'un des co-fondateurs du Groupe international de la colonne Durruti, de la façon suivante : « C'était à lui seul une fédération de pseudonymes, de sorte qu'on pouvait dans un même bulletin clandestin lire deux ou trois papiers qu'il signait tantôt Cortvrint, Charlot, Courami, Damashki, l'Itinérant ou le Liégeois. » D'abord, Ridet n'écrivait pas durant ces années-là dans des bulletins clandestins mais dans des revues qui avaient pignon sur rue comme *Le Libertaire*, l'hebdomadaire de l'Union anarchiste, ou encore la revue syndicaliste *La Révolution prolétarienne*. De plus, il signait parfois Couramy, et non Courami, Liégeois et non Liégeois. Enfin, il n'utilisait pas son vrai nom de Cortvrint comme signature et il n'a pris les pseudonymes de Damashki et L'Itinérant qu'après-guerre, mais ce sont sans doute des détails insignifiants...

Les auteurs précisent : « Nous notons qu'à ce jour, les auteurs de recensions parues ont pour la plupart avalé sans barguigner les inexactitudes contenues dans ce roman. » Marianne Enckell s'est aussi exprimée à ce sujet dans un article, « La Colonne Durruti malmenée », dans la revue satirique de Lausanne, *La Distinction* (n° 182, 5 mars 2022) ; son article est aussi consultable ici : <https://librairiebasta.ch/articles/la-colonne-durruti-malmen%C3%A9/>

Autre curiosité, Bosc écrit (p. 36) : « À Sitges, le petit groupe s'était arrêté au local du P.O.U.M. où Simone avait reçu pour tout uniforme une combinaison de mécanicien, une paire d'espadrilles, un foulard rouge et noir et un calot aux mêmes couleurs. Devant le bâtiment, elle avait posé pour un photographe de rue. Elle affichait un demi-sourire tandis qu'elle portait en bandoulière un fusil de la moitié de sa taille. » Le fait est qu'il existe une photo où Simone Weil apparaît de cette façon-là, mais est-ce à dire qu'on lui aurait donné une combinaison de la CNT-FAI dans un local du POUM, deux organisations bien différentes ?

Parlant d'un volontaire allemand, Bosc remarque (p. 57) : « Hans s'était révélé plus salaud qu'il ne l'était, plus peureux aussi. On le disait trotskiste, et qu'il n'avait intégré les Brigades que pour échapper aux purges. » Cette phrase répète l'erreur de la page 11 sur la confusion entre le Groupe international de la colonne Durruti et les Brigades internationales, mais la redouble en considérant qu'un trotskiste pouvait intégrer les Brigades internationales, redisons-le, non encore créées au moment où Simone Weil est en Espagne. De plus, celles-ci et l'appareil répressif stalinien se livrèrent à une véritable chasse aux « hitléro-trotskyistes » durant la guerre d'Espagne. Cela alla jusqu'à l'assassinat de nombreux militants dont le plus célèbre est le leader du POUM Andrés Nin, aux combats de rues des journées de Barcelone de mai 1937 et à un simulacre de procès de Moscou à Barcelone en 1938 contre la direction emprisonnée de ce parti révolutionnaire antistalinien. Quant à l'appréciation péjorative (« salaud », « peureux ») portée sur le personnage, l'article cité note 2 a bien dit ce qu'il fallait en penser.

Une dernière chose : parlant de Simone Weil, Bosc avance que « le jour au bureau du renseignement, le soir, exaltée par l'engagement, elle rédigeait des notes pour Maurice Schumann, détaillant quantité de projets et stratégies militaires » (p. 150). Simone Weil, experte en « projets et stratégies militaires » ? Les lecteurs de Simone Weil apprécieront...

Il y aurait encore beaucoup à dire mais cela suffit, nous ne voulons pas lasser le lecteur, surtout après toutes les erreurs déjà relevées par ailleurs. Cela fait beaucoup pour un seul petit livre.

Que reste-t-il de ces cent-soixante-dix pages si l'on retranche les nombreuses citations en italiques ? De la littérature, nous dira-t-on ? Mais celle-ci nécessite-t-elle de prendre autant de liberté avec des faits qui ont été patiemment et scrupuleusement établis par ailleurs ?

Pourquoi, en refermant ce livre, certains pourraient songer à cette remarque de Jean-François Revel ? « Outre les plagiaires stricto sensu, qui ont prospéré au grand jour sans endurer de discrédit durable, on a vu proliférer dernièrement les pique-assiettes et les voleurs à la tire, servis par

l'amnésie des médias. [...] Certains ne craignent pas de dévaliser plus petits qu'eux-mêmes. Au royaume de la "création", on voit d'opulents conducteurs de Rolls Royce chiper leur vélo à des gamins. Les idées sont rares ⁴. » La littérature aussi ?

Charles JACQUIER

• Isabella ADINOLFI, *Simone Weil: la preghiera come attenzione pura*, in Adinolfi I. – Gaeta G. (a cura di), *Preghiera di donne*, il melangolo, Genova 2021, pp. 113-147.

Isabella Adinolfi, spécialiste de l'histoire de la pensée éthique et religieuse à l'Université de Venise, lectrice passionnée de Simone Weil, consacre un essai à la philosophe française dans un recueil édité par elle en collaboration avec Giancarlo Gaeta, sur la prière et l'intense relation que certaines figures féminines contemporaines ont entretenue avec celle-ci.

Adinolfi se focalise sur la valeur de la prière, à partir de la valeur d'une pratique pure, presque méditative, qui parvient à réconcilier l'esprit et le corps, dans un moment de repos paisible. C'est précisément à partir de cette dimension *pratique* que l'on peut tracer un lien avec la notion d'*attention*, mot clé dans la pensée de Simone Weil. Adinolfi écrit : « Pour le penseur juif français, prier ne signifie rien d'autre que diriger toute l'attention dont l'âme est capable vers Dieu » (p. 115). C'est précisément pour cette raison qu'Adinolfi commence sa discussion par l'analyse de l'attention et de la nécessité de la diriger toujours vers la vérité. Une vérité que Simone Weil apprend à rechercher grâce à son maître Alain, qu'Adinolfi qualifie de « philosophe kantien » (p. 116). C'est la recherche pure de la vérité qui nous oriente bien vers Dieu. En ce sens, alors, Adinolfi rappelle que la « prière implique donc une disposition intérieure préventive, une préparation au contact avec Dieu. L'attitude désintéressée, que Simone Weil préfère définir comme "impersonnelle", c'est ce qui dispose à l'attention et ouvre à la connaissance de la vérité » (p. 117). Il peut sembler très clair, mais le terme « impersonnel », chez Simone Weil, ne désigne pas seulement une disposition volontaire, visant à éviter l'intérêt personnel dans la demande, mais plutôt la recherche d'une vérité impersonnelle, qui est toujours déjà maintenue dans la vérité et réactivée dans son agir. Tel qu'il est conservé dans le poème *Love* d'Herbert (*cit.* p. 114), mais aussi dans bien d'autres « lieux » de vérité (voir

4. *L'Abécédaire de Jean-François Revel*, préface de Mario Vargas Llosa, Allary Éditions, 2016, p. 65.